

Communication de Monsieur Jean-Marie Simon



Séance du 20 novembre 2015



Le paysage et l'œuvre de Le Corbusier Illustrations en Lorraine (Saint-Dié-des-Vosges, Briey-en-forêt, Doncourt-les-Conflans)

Lors de l'éloge funèbre à Le Corbusier, le premier septembre 1965 dans la cour carrée du Louvre, André Malraux déclare qu'aucun architecte « *n'a signifié avec une telle force la révolution de l'architecture, parce qu'aucun n'a été si longtemps, si patiemment insulté* ». Un demi-siècle plus tard, les débats qui accompagnent l'exposition de l'été 2015 au centre Georges Pompidou montrent que le temps des insultes n'est pas fini, car plusieurs critiques relancent des accusations, en particulier celle d'être à l'origine du triste urbanisme des années 1950 dont nous peinons à sortir.

Le Corbusier est souvent accusé d'ignorer, les sites, les paysages, les lieux et d'une certaine façon les hommes qui y vivent. Cependant l'exposition, « *Le Corbusier : un atlas de l'architecture moderne* » réalisée par le Musée d'art moderne de New York en 2013, et le catalogue dirigé à cette occasion par Jean-Louis Cohen, ouvrent une approche nouvelle des liens entre le paysage et l'œuvre de Le Corbusier. La présente communication s'inscrit dans cette orientation, et apporte quelques informations sur l'œuvre de l'architecte et en particulier sur les projets lorrains.

La première partie présente rapidement la formation de Le Corbusier entre 1900 à 1920, la deuxième s'intéresse aux propos sur le paysage tenus à la même époque dans sa correspondance privée avec sa famille, ses mentors, ses amis, car ses propos y sont moins virulents ou caricaturaux que dans ses livres et

ses conférences. Ici pas besoin de provocation, l'écoute, le respect, l'affection sont là. La dernière partie détaille la mise en œuvre de ces idées dans le projet d'urbanisme de Saint-Dié-des-Vosges, et les constructions de l'usine Duval, de l'aéroclub de Doncourt-les-Conflans et de la cité radieuse de Briey.

La formation de Le Corbusier de 1900 à 1920

Édouard Jeanneret, le futur Le Corbusier est né en 1887 à La Chaux-de-Fonds. Son père est un petit entrepreneur d'émaillage de cadrans de montres, dont la fabrication est l'activité principale de cette ville du Jura suisse. Ce père est aussi président du Club alpin local et grand amateur de randonnée, la maman musicienne donne des cours de piano et le jeune frère, Albert, est musicien professionnel, violoncelliste et compositeur. La famille est très unie, la randonnée en montagne et la musique sont au cœur des activités et discussions familiales.

À 14 ans, le jeune Édouard rentre à l'école d'art de La Chaux-de-Fonds, et suit une formation de graveur de boîtiers de montre. Ce passage par l'apprentissage explique des amitiés qui dureront toute sa carrière, avec des personnalités qui ont suivi le même itinéraire, Jean Prouvé et Claudius-Petit, le futur ministre de la reconstruction et de l'urbanisme. Cette école d'art s'inscrit dans un projet assez proche de celui de l'école de Nancy, l'objectif est de former des ouvriers destinés aux métiers d'art. Les pratiques pédagogiques sont essentiellement fondées sur le dessin d'après nature et des travaux d'atelier. Dans les « collections » de l'école, de nombreux objets venant de toute l'Europe sont regroupés, un inventaire signale la présence de deux Gallé et d'un Daum et, autre lien avec Nancy, les élèves réalisent une salle à manger qui devait être présentée à l'exposition de 1909.

La direction de l'école est assurée par un peintre, Charles L'Eplattenier considéré comme le représentant de l'art nouveau en Suisse. Il constitue un groupe d'élèves, chacun étant responsable d'une discipline, le jeune Jeanneret celle de l'architecture. L'Eplattenier trouve quelques constructions à réaliser par les élèves : des chalets d'un style qualifié de « sapin ». Le jeune Édouard réalise les plans et participe à certains travaux décoratifs avec les autres élèves, parallèlement l'Eplattenier lui confie un travail d'enquête sur les arts décoratifs en Europe. Pour cette mission, Édouard séjourne à Vienne, Paris, et quelques villes allemandes, tout en poursuivant pendant ses soirées la conception de ces quelques maisons pour des habitants de sa ville natale. Lors de son passage à Paris il travaille à mi-temps chez les frères Perret et passe ses matinées dans les musées, y réalisant de nombreux croquis. Son travail à l'agence l'initie à l'importance des structures constructives, et avec son premier salaire, il s'offre le dictionnaire raisonné de l'architecture de Viollet-le-Duc. Il travaille quelque

temps en Allemagne chez Peter Behrens, mais porte un jugement très négatif sur l'ambiance générale et montre une certaine aversion qu'il portera toujours à l'Allemagne, lui opposant la clarté et la logique qu'il admire chez Perret.

De retour à La Chaux-de-Fonds, il obtient un poste d'enseignant à l'école d'art et ouvre une agence lui permettant de réaliser quelques bâtiments, mais il travaille essentiellement comme décorateur, créateur de meubles, et fait même référence à sa capacité d'« architecte de jardins » sur l'en-tête de son papier à lettres. Les voyages qu'il entreprend régulièrement sont pour lui l'occasion de poursuivre son apprentissage, l'Italie, puis le Voyage dit d'Orient au cours duquel il découvre l'Acropole, où il reste deux semaines à faire des croquis et des aquarelles ; mais il étudie aussi les architectures vernaculaires d'Europe centrale. Il utilise rarement son appareil photo, mais réalise des milliers de croquis et d'aquarelles qu'il conserve ; n'hésitant pas à aller rechercher dans ses carnets des dizaines d'années plus tard, un croquis qui exprime une émotion qu'il souhaite retrouver. Cette accumulation de dessins d'architecture dans leur site, constitue une sorte de vivier de sensations et d'impressions dans lequel il ira puiser toute sa vie. En 1914 il quitte définitivement La Chaux-de-Fonds pour retrouver Paris.

Dans les premières années parisiennes il dirige une usine fabriquant des briques et un bureau d'études spécialisé en béton armé ; parallèlement il peint, activité à laquelle il consacra toute sa vie, la moitié de ses journées lorsqu'il n'est pas en voyage. Il rencontre le peintre Ozenfant, ami de Max Jacob et de Guillaume Apollinaire et lance avec lui la revue *Esprit Nouveau* en 1920. La trentaine de numéros publiés abordent de nombreux domaines, peinture, poésie, littérature et Charles Édouard publie sous le nom de Le Corbusier les articles sur l'architecture. On peut considérer sa formation comme terminée, car ses prises de position le placent immédiatement en chef de file mondial de l'architecture moderne et lui permettent d'accéder à quelques commandes de « mécènes ». Parallèlement il développe un discours nouveau et radical sur la ville et à partir des années 1920, et parcourt le monde sur les grands paquebots transatlantiques, les dirigeables, les avions et hydravions, les automobiles puissantes, plus rarement le train. C'est un voyageur infatigable, Amérique, Russie, pays nordiques, Algérie. Le Corbusier peut se déplacer ainsi, car il n'est pas seul, son atelier dirigé par Pierre Jeanneret son cousin également architecte, compte une vingtaine des « *meilleurs dessinateurs mondiaux* », plus de deux cents stagiaires se sont battus pour travailler dans l'agence rue de Sèvres et deviennent ensuite ses relais dans leurs pays d'origine.

Le Corbusier n'a donc pas suivi le cursus traditionnel de l'école des Beaux-arts, mais sa culture architecturale acquise lors d'expériences professionnelles,

de voyages et ses activités d'écrivain, lui donnent dès les années 1920 une envergure internationale. Adversaire résolu de la formation « beaux-arts » et de l'académisme, il est devenu « l'ennemi » de la plupart des architectes français et des institutions revendiquant une mission dans la création. Cette situation de victime, sans aucun doute réelle, lui convient et il saura en jouer.

Le paysage dans la correspondance de Le Corbusier

Le Corbusier, à l'occasion de ses voyages entretient une importante correspondance privée, des milliers de lettres qui participent d'une certaine façon à sa « formation ». Dans un courrier à ses parents, le 2 juin 1908 alors qu'il réside pour la première fois à Paris, il écrit : « *on devrait chaque jour écrire ce qu'on a pensé afin de faire d'une impression ressentie, soit à l'état d'insignifiante musique, ou de choc brutal, un nouveau fruit à suspendre à l'arbre de notre esprit* » (Le Corbusier 2011, p.185). Cette approche sensible est au cœur de sa formation, ses lettres sont remplies de récits de découvertes d'architectures et de paysages, les deux étroitement liés.

Le paysage naturel comme spectacle et plaisir

24 octobre 1907 à ses parents lors d'un de ses premiers voyages en Italie, « *C'est bien comme coloriste et comme dessinateur que j'ai si intensément joui des paysages italiens (...) à Ravenne l'herbe est d'un vert acide et la terre est violette....* » (Le Corbusier 2011, p.61).

7 janvier 1908 à ses parents de Vienne, soulignant le peu d'originalité plastique et regrettant l'Italie « *Par contre la musique me comble (...). Musiques modernes par moments, si en communion avec notre fibre intime, que l'on en jouit comme d'un de ces bains de lézard dans un pâturage jurassique qui vous laissent mort....* » (Le Corbusier 2011, p.123).

6 septembre 1910 à William Ritter : « *... car dans ce pays que j'aime toujours plus, vivant au milieu des sapins, j'ai pu profiter de toute la richesse d'impressions que nous a fournies cet été au ciel toujours menaçant, qui faisait de nos paysages robustes, de vastes salles architecturales, lambrissées de gros sapins verts, et couvertes d'un plafond, bas, lourd et toujours changeant* » (Le Corbusier. William Ritter, p.55)

Ces lettres paraissent très éloignées des préoccupations architecturales aussi son père s'inquiète alors que le jeune Édouard est à Constantinople : « *Une chose qui m'étonne dans ces lettres, c'est que tu es tout sauf architecte : peintre, coloriste, poète sensible aux beautés de la nature, des paysages, défaillant devant les céramiques et les pots en tout genre... et on aurait peine à trouver jusqu'ici deux ou trois allusions aux constructions de tant de villes que tu as déjà vues.* » (Le 14 septembre 1911. Le Corbusier correspondance, lettres à la famille 1900-1925, p.390).

Le paysage et l'architecture

L'acropole et le Parthénon

À William Ritter le 10 septembre 1911, alors qu'il est en quarantaine à son arrivée à Athènes, il décrit son état d'esprit avant d'accéder à l'Acropole « *Je suis tout plein d'espérance. Je vois de cette île les monts arides faits de pierre brunâtre, la mer bleue, mais surtout une lumière inconnue, extraordinaire qui lie sans un atome de différence dans les valeurs, les monts au ciel — et je sais que les colonnes et les entablements en leur marbre ivoirien seront une âme à ce paysage, un verbe irrésistible. Je me réjouis follement. (...) : j'attendrai que la lune soit montée, et dans la solitude de la nuit, seul, j'irai présenter mes saluts.* » (Le Corbusier. William Ritter, p.128). Ce texte exprime un thème majeur, l'architecture n'est pas une « matérialité » étrangère au paysage, mais au contraire elle le prolonge, le fait « résonner », expression qu'il reprendra régulièrement.

Le paysage dans ses projets

Au retour de ce voyage, Édouard Jeanneret s'installe à La Chaux-de-Fonds, dans une ferme jurassienne. Il y rejoint deux amis qui louent ce bâtiment et raconte son installation : « *... je me fis tailler dans la grange, une vaste pièce, 7 m X 5, basse de 2, mais avec d'énormes et fort belles poutres brunes et des murs très blancs que j'exigeai tels. Je vous dis que c'est adorable ma vaste grange. On y monte par un escalier raide et étroit et par la fenêtre, je vois un sorbier avec le triste (...) Mont Sagne, hérissé de revêches sapins. Ô ces horizons sous le nez !* » (Le Corbusier. William Ritter, p.160).

Décrivant la première maison qu'il construit pour ses parents en 1911 et 1912, il décrit ainsi la chambre parentale : « *La chambre de mon père et de ma mère est bordée de 4 fenêtres adjacentes soutenant un grand avant-toit blanc et uni. Cette chambre est blanche et le paysage des bois jusqu'au mont Racine, grande ligne troublée, est bleu. Le sol est bleu. C'est ennoblissant. On a l'impression d'être très haut, de dominer, et ça rappelle un peu l'Athos, moins la mer !* » (17 novembre 1912), (Le Corbusier. William Ritter, 2014, p.199).

En 1914, quittant La Chaux-de-Fonds, il contemple cette maison et écrit à son ami Ritter : « *Au fond, vous ne connaissez rien de cette maison (...). Un anachronisme de lieu, une dépaysation qui n'est pas pour m'anéantir puisqu'au contraire elle suggère d'autres terres et surtout des eaux, surtout la mer, appelant de loin le regard.* » (1er mai 1914) (Le Corbusier. William Ritter, 2014, p.287)

Les prises de position du Corbusier au regard du paysage

Ces quelques extraits permettent de mesurer combien les solutions et dispositifs qu'il préconise et met en œuvre, découlent de ces approches du

paysage, l'architecture doit le valoriser. Les constructions de Le Corbusier ne touchent pas au paysage, elles y sont posées par quelques points : les pilotis. Les intérieurs sont conçus pour profiter du paysage par des fenêtres en longueur ou de grandes baies vitrées, et la toiture-terrasse est un lieu de vie qui permet de se « réapproprier » l'environnement naturel. L'architecte Bruno Reichling, architecte suisse qui a aménagé les abords de la cité radieuse de Briey-en-forêt, dit des constructions Corbusiennes quelles sont des « **machines à regarder le paysage** ». Mais pour Le Corbusier il ne s'agit pas de se contenter d'être un spectateur passif, il faut être dans le paysage, s'y ressourcer, y vivre et y pratiquer des activités sportives. Les implications urbaines sont alors évidentes, et Le Corbusier engage un combat radical contre « *la rue corridor* » qui masque le paysage, et la **banlieue** qui en éloigne l'habitant.

Le Corbusier en Lorraine

La première visite à Nancy en juin 1914

Le Corbusier visite Nancy le 29 juin 1914, après un passage à Strasbourg où il a admiré la nef de la cathédrale, il écrit à ses parents : « *Je me suis trimballé aujourd'hui dans de l'architecture Louis XV fort belle (...). C'est ici une ville pleinement française et contrastant d'autant plus avec les lourdeurs d'outre-Rhin. Demain visite de l'usine Daum* » (Le Corbusier 2011, p.405). Son mentor, William Ritter bénéficie d'un commentaire architectural plus fourni et accompagné d'un croquis rapide : « *C'est ce matin, une longue route en chassé-croisé, à travers Nancy, la place Stanislas, la Carrière et l'hémicycle et ainsi de suite aller et retour, la même chose, pendant des heures. (...). Voyez Nancy, fort joli, fort admirable même ; mais qu'est-ce que ce langage de courtisan affaibli, et quelle parenté la lierait au vaste réseau médiéval et au cœur médiéval* » (Le Corbusier. William Ritter, 2014, p.293) ; il oppose en effet à ce décor urbain la cathédrale de Strasbourg qu'il venait de visiter la veille, et qui existe en tant « *qu'objet seul* » (Le Corbusier. William Ritter, 2014, p.293).

Une esquisse pour Hellocourt (Bataville, commune de Moussey 57) en 1935

En 1935 Le Corbusier visite à Zlin, en Tchécoslovaquie, les usines Bata à l'occasion de sa participation à un jury de concours, enthousiasmé par les idées de l'industriel, il propose de sa propre initiative des études d'aménagement de la vallée de Zlin, du pavillon Bata pour l'exposition de 1937 et un croquis pour l'aménagement du site Bata en Moselle. Ce dernier suggère l'implantation de gratte-ciel dans un paysage rural respecté, un relief de collines, peut être les Vosges, des routes accompagnées d'arbres d'alignement, et des immeubles en forme d'Y. Pas de terrassement visible, l'immeuble est dans le paysage comme le paquebot sur la mer, indépendant, autonome... La pratique que Le Corbusier

a des transatlantiques, et l'émerveillement qu'ils suscitent chez lui sont pour beaucoup dans ces immeubles qui auraient selon son expression « une grandeur conforme ». Bien entendu, aucune suite ne sera donnée à cette proposition.

La reconstruction de Saint-Dié 1945-1946

Un homme est à l'origine de la venue de l'architecte à Saint-Dié : Jean-Jacques Duval, les deux hommes sont liés par une amitié durable, et Le Corbusier sera même le parrain de Rémy, le fils de Jean-Jacques. Ce dernier est admiratif de l'ensemble de l'œuvre de l'architecte et lui communique les réflexions menées au sein d'un groupe de jeunes patrons sur le devenir des petites villes industrielles (Duval, 2006, p.46), et lui propose en 1943 d'étudier l'urbanisme de Saint-Dié dans une perspective de développement industriel. L'architecte n'oppose pas un refus net, mais ne souhaite pas intervenir avant avoir « *avancé dans sa doctrine* ».

Après la destruction de Saint-Dié en novembre 1944, Jean-Jacques Duval le sollicite pour accompagner la reconstruction, la réponse est nette : « *Non, je n'éprouve aucune attirance pour ce pays de sapins, car j'ai été élevé dans le Jura que j'ai quitté définitivement et je me sens davantage attiré par les pays méditerranéens. Je n'ai aucune envie de retrouver ces sapins que je n'aime pas.* » (Duval, 2006, p.57). Cependant Jean-Jacques Duval et quelques amis interviennent pour que Le Corbusier obtienne un statut d'architecte-conseil de la ville, très vite celui-ci s'autosaisit de l'ensemble de l'opération et propose un plan de reconstruction. En effet lors de la visite des ruines, Le Corbusier est fasciné par les vues sur le grand paysage résultant des démolitions : « *Un paysage que les démolitions ont révélé tant à l'urbaniste qu'aux habitants, dont certains s'étonnent et ne savent comment faire pour éviter de l'enfourir à nouveau dans le corridor des rues.* » (Lettre à Raoul Dautry du 21.12.1945).

En quelques semaines le projet d'urbanisme est élaboré. Quelques immeubles sont posés sur le site et l'organisation des circulations permet à tous les habitants d'accéder à pied en moins de quinze minutes au centre. Celui-ci est situé à la croisée de deux rues principales Thiers et Stanislas. Mais les immeubles d'habitation, sont implantés perpendiculairement à la rue Stanislas selon un axe Nord/Sud permettant un ensoleillement maximum dans des appartements à double orientation. Le centre-ville, contrairement à l'urbanisme classique, s'appuie sur une dissymétrie avec une tour regroupant les administrations, laissant voir la cathédrale et le paysage de montagnes en arrière-plan. Le Corbusier affirme son opposition à tout zoning et souligne sa volonté de faire un urbanisme tridimensionnel, positionnant des volumes de taille différente pour créer une composition plastique. Le projet conserve la possibilité d'implanter de nouveaux immeubles évitant la reconstitution d'une banlieue : « *Le rêve que*

nous faisons aujourd'hui : de supprimer la boue des banlieues, de voir les blés, les prairies et les vergers buter contre la ville » (Musée de Saint-Dié des Vosges, 1987).

Le projet, exposé à New York en hiver 1946, connaît un vif succès, alors que des débats, souvent violents se déroulent à Saint-Dié. Le projet bouscule des sinistrés qui veulent retrouver « leur ville », et les services du ministère de la reconstruction arrêtent les débats en hiver 1946, pendant que Le Corbusier est aux États-Unis, et imposent le projet de Jacques André, l'architecte officiel du Ministère de la reconstruction et de l'urbanisme.

L'usine Claude et Duval 1946

Jean Jacques Duval demande dans le courant 1946 à Le Corbusier de reconstruire l'usine familiale partiellement détruite. Le projet se construit en continuité des bâtiments épargnés, à proximité de la cathédrale, sur un terrain amputé de plusieurs centaines de mètres par le nouveau plan d'alignement. Le bâtiment de 80 mètres de long de 12,5 mètres de large comporte trois étages, et l'ensemble est dimensionné grâce au modulator. Le Corbusier compare les rythmes des pilotis, des brises soleils des ouvertures à un travail musical et fait référence à Debussy. Mais le rapport au paysage reste essentiel, les pilotis laissent la vue glisser sous le bâtiment, une terrasse est un lieu pour « vivre avec le paysage », et les façades vitrées laissent entrer la lumière au cœur de l'usine et offrent des vues permanentes sur le paysage.

L'usine, la seule réalisée par Le Corbusier conserve sa vocation industrielle, mais l'évolution vers une production plus qualitative génère un usage partiel des lieux et les charges d'entretien sont élevées. Cependant une réhabilitation des façades arrière vient d'être terminée, et l'édifice fait partie des 17 sites qui sont proposés à un classement UNESCO.

L'aéro-club de Conflans 1951-1954

Durant la période du Front populaire, l'architecte sollicite Philippe Serre, député de Briey, et secrétaire d'État à la Jeunesse dans le gouvernement Blum, qui lui confie quelques travaux d'aménagement de locaux à vocation culturelle. Quelques années après la guerre, Philippe Serre lui demande en 1951 de reprendre la conception d'un aéro-club capable d'accueillir une dizaine de stagiaires sur un terrain situé à Doncourt-les-Conflans à quelques kilomètres de Briey. Le travail se fait avec les architectes, Ogé père et fils, mais surtout dans le cadre d'une collaboration avec Jean Prouvé. Le bâtiment comporte une grande partie vitrée ouverte au nord, donnant sur la piste alors que les autres façades sont pratiquement dépourvues d'ouverture, mais comportent quelques éléments de maçonnerie en moellon de pays. Le plan fait apparaître les usages du bâtiment, la partie basse arrière accueille les chambres et les services alors

que la grande salle à vivre, haute de deux niveaux donne une surface vitrée supérieure à la surface au sol et s'ouvre ainsi sur un paysage parcouru par ces avions dont Le Corbusier est si friand.

Protégé au titre des monuments historiques depuis les années 1990, racheté récemment par des propriétaires amateurs d'architecture contemporaine, il est parfaitement réhabilité et a retrouvé sa vocation d'origine en offrant des capacités d'hébergement.

La cité radieuse de Briey 1956-1963

La cité radieuse de Briey a connu une histoire difficile, et André Wogensky qui a suivi le dossier et les travaux en disait qu'elle ne leur avait causé que des soucis. Philippe Serre lance l'opération d'une ville nouvelle dans le secteur de Briey, opération portée par un syndicat intercommunal créé à cet effet ; l'architecte Georges Henri Pingusson chargé d'élaborer un plan-masse, conseille d'associer Le Corbusier, qui est enchanté par le site.

Il dénonce les opposants à l'implantation d'une cité radieuse dans un cadre naturel : « ... *oui pour Marseille, car c'est une grande ville, oui pour Nantes, car Rézé est appelé à devenir un des éléments de la cité linéaire, mais pour Briey-en-forêt, on a tout de suite crié : "non". Car l'unité de Briey-en-Forêt est comme son nom l'indique située en pleine forêt domaniale. Des fenêtres de l'immeuble, on verra la houle du feuillage et les horizons lorrains ; et à quelques pas de là on descendra dans un petit val délicieux qu'une petite rivière anime ; on en fera un lac un jour. Le Corbusier répond : "oui, oui précisément et voici seulement qu'apparaît la véritable exégèse de l'unité d'habitation de grandeur conforme". Et les conditions de nature seront réintroduites dans la vie des hommes, femmes et enfants de la civilisation machiniste* ». (Boesiger, 1966 c, p.174.)

La cité radieuse de Briey est construite comme les autres à titre expérimental sans permis, et cette fois les financements sont des financements HLM stricts qui imposent de réduire les surfaces et donc d'augmenter le nombre de logements à 340. La situation financière reste particulièrement délicate. La maîtrise d'ouvrage, commanditaire de l'opération disparaît rapidement et le département de Meurthe-et-Moselle oblige l'office départemental HLM à en assurer la gestion. De plus la nouvelle municipalité s'oppose au développement d'une ville neuve et diffère les équipements sur le site. L'implantation de bâtiments, souvent des constructions publiques se fait le long de la route qui relie ces deux ensembles et détruit en partie le caractère naturel du site. Les premiers habitants de la cité restent donc longtemps isolés dans un site dépourvu d'aménagement et soumis aux critiques de la presse. La gestion du bâtiment génère des déficits permanents, surtout depuis l'application de surloyers qui entraîne le départ des classes moyennes ; la cité est désaffectée, et la démolition

votée par le département en 1982. Le nouveau maire de Briey, Guy Vattier obtient du ministère de l'Équipement l'autorisation pour l'office HLM de vendre l'édifice, en partie à l'hôpital pour une école d'infirmières, aux membres de l'association « la première rue » créée pour sauver l'édifice et a un promoteur local pour commercialiser des logements. Le bâtiment vient d'être ravalé grâce à l'intelligence de la copropriété qui a été attentive au maintien de la mixité sociale, de la ville qui a su trouver des financements et de la capacité des services de l'état à accepter des solutions adaptées aux ressources des copropriétaires.

Le refus d'étudier le plan de rénovation du Pontiffroy à Metz 1962

Le Corbusier aurait dû intervenir une dernière fois en Lorraine. Claudius-Petit en accord avec Raymond Mondon propose de lui confier l'étude de l'avant-projet de plan-masse pour la réalisation du quartier du Pontiffroy. Mais n'étant pas assuré de la réalisation des constructions, Le Corbusier refuse, ce qui suscite le mécontentement du ministre son ami Claudius-Petit : *« ce qui m'ennuie peut être le plus, c'est que je ne pourrai plus dire à personne qu'on ne vous donne rien à faire, puisque vous refusez un projet de 1200 logements ».*



La production de Le Corbusier en Lorraine est donc un bon échantillon du travail de l'architecte avec une œuvre majeure l'usine Claude et Duval, et des réalisations secondaires, mais significatives. Elle illustre bien une pensée qui dénonce l'inadaptation de la ville classique à l'époque industrielle et qui propose de renouer avec les conditions de nature. Le Corbusier a une démarche fort éloignée de celle qui donne naissance aux grands ensembles, initiés à la même époque par le ministère de l'urbanisme. Celui-ci confie en effet à des architectes de formation « Beaux-arts », le soin d'établir quelques schémas et les discours masquant les effets négatifs d'une production de masse. Au contraire, Le Corbusier de par sa formation privilégie la sensibilité aux paysages naturels dans des créations qui lient étroitement architecture et urbanisme et refusant donc toute pratique de Zoning.

Mais les propositions de Le Corbusier sont souvent radicales, et si les habitants apprécient de retrouver les paysages naturels, beaucoup ne souhaitent pas, pour autant le faire au détriment de leur(s) histoire(s) dont ils souhaitent conserver ou construire les traces. De même, cette vision d'un habitat autonome, offrant tous les services comme dans un paquebot, n'est guère compatible avec des formes de propriété plus individuelles désirées par les habitants et facilitant les appropriations. Sur ces thèmes, les réponses Corbusiennes sont loin de répondre aux attentes.



Bibliographie

- Abraham J., (1999), *L'architecture moderne en France : Du chaos à la croissance, 1940-1966*, (dir Monnier G.), Paris, Editions A. et J. Picard, 326 p.
- Abraham J., (2006), *Le Corbusier à Briey. Histoire mouvementée d'une unité d'habitation*, Paris, Jean-Michel Place éditions, 78 p.
- Boesiger W., (1966, a), *Le Corbusier œuvres complètes : 1938-1946*, Zurich, Les éditions d'architecture, 208 p.
- Boesiger W., (1966, b), *Le Corbusier œuvres complètes : 1946-1952*, Zurich, Les éditions d'architecture, 243 p.
- Boesiger W., (1966, c), *Le Corbusier œuvres complètes : 1952-1957*, Zurich, Les éditions d'architecture, 221 p.
- Bradel V., (1994), *Saint-Dié : sans Corbu, ni maitre, Ville reconstruite du dessin au dessin*, (dir, Dieudonné P.), Paris, L'Harmattan, p.p. 292-304
- Bradel V., (2005), *Le Corbusier et Saint-Dié : les termes du débat, La réception de l'architecture du mouvement moderne, Image, Usage, Héritage*, (dir, Andrieux J.J., Chevallier F.), Publication de l'université de Saint Etienne, p.p. 365-371
- Chaslin F., (2015), *Un Corbusier*, Paris, Le Seuil, 503 p.
- Claudius-Petit E., (1946), *Saint-Dié, Franchir le pas, L'Architecture d'Aujourd'hui*, n° 7/8, septembre-octobre 1946
- Cohen J.L., (2013), *Le Corbusier : An atlas of modern landscape*, London, Thames et Hudson, 401 p.
- Dion M., Ragot G., (1997), *Le Corbusier en France*, Paris, Le moniteur, (1° ed, Electra, France, 1987), 415 p.
- Duval J.J., (2006), *Le Corbusier, l'écorce et la fleur*, Paris, Editions du Linteau, 208 p.,
- Le Corbusier, (2002), *Lettres à Auguste Perret*, Edition établie par Marie-jeanne Dumont, Paris, Editions du Linteau, 247 p.
- Le Corbusier, Sert J.L., (2009), *Correspondance 1928-1965*, Edition établie par Mathilde Tieleman, Paris, Edition du Linteau, 352 p.
- Le Corbusier, (2011), *Correspondance. Lettres à la famille 1900-1925*, Edition établie par Rémi Baudouï et Arnaud Dercelles, Paris, Infolio, 762 p. Le Corbusier, (2011).
- Le Corbusier, (2013), *Correspondance. Lettres à la famille 1926-1946*, Edition établie par Rémi Baudouï et Arnaud Dercelles, Paris, Infolio, 1007 p.

- Le Corbusier, Ritter W. (2014), *Correspondance croisée 1910-1955*, Edition établie par Marie-Jeanne Dumont, Paris, Editions du Linteau, 860p.
- Monnier G., (2002), *Le Corbusier. Les unités d'habitation en France*, Paris, Belin-Hersher, 240 p.
- Musée municipal de Saint-Dié-des-Vosges, (1987), *Le Corbusier et Saint-Dié*, Saint-Dié-des-Vosges, Imprimerie Municipale, 187 p.
- Prothin A., (1946), L'urbanisme de la reconstruction, *L'Architecture d'Aujourd'hui*, n° 7-8, septembre-octobre 1946, p.2
- Voldmann D., (1997), *La reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954. Histoire d'une politique*, Paris, L'Harmattan, 487 p.